

KATARINA MAZETTI

ENTRE DIEU
ET MOI,
C'EST FINI

roman traduit du suédois
par Max Stadler et Lucile Clauss

BABEL

LA FILLE QUI PARLAIT AU MUR

Cette nuit, j'ai rêvé du mur. Ce mur auquel j'ai parlé tout au long de l'été dernier.

« On a vraiment l'impression de parler à un mur », me disaient-ils toujours après m'avoir soulée pendant trois heures avec leurs trucs. Des trucs de merde, genre qu'« on » ne sort pas à vélo quand il pleut des cordes et qu'« on » ne donne pas ses vêtements aux autres. Et que même si je pense que mon répugnant prof de bio devrait se faire interner, c'est quand même lui qui me donne les notes qui vont rester dans mon dossier scolaire.

Des trucs habituels qui te cassent les pieds.

C'est pour ça que je me suis efforcée d'imiter un mur.

Un mur, ça se tait. Ça a l'air d'être en veille quand on lui parle. Ça reste muré dans son silence, en toute indépendance.

Moi d'ailleurs, je préfère parler à un mur plutôt qu'à la plupart des gens.

Les murs ne te font pas ces remarques ridicules que t'as pas envie d'entendre mais qui te trottent quand même dans la tête.

Les murs ont toujours le temps. Les murs sont toujours là, ils ne courent pas à des réunions un soir sur deux, ils n'ont pas de séminaires et ne sont pas non plus obligés de téléphoner à Betta pendant trois heures.

Un mur n'écoute peut-être pas. Mais de toute manière, personne n'écoute.

Mon mur à moi se trouve à l'intérieur d'un grand dressing dans la maison de ma grand-mère. On l'a tapissé, je sais pas pourquoi, avec le même papier peint que celui que maman avait dans sa chambre de jeune fille, un machin gris parsemé de triangles, de lignes et de points orange et vert kaki. Dans les années cinquante, il avait sans doute été neuf et propre. On y découvre toujours quelque chose de nouveau quand on le fixe en pensant à autre chose. Et il est capable de consoler.

Par exemple : quand t'essayes d'oublier le beau Markus et son torse bronzé, obnubilé par cette Sara à laquelle il jette de grands sourires Aquafresh – c'est justement à ce moment-là que tu te rends compte que cette tache orange sur le mur ressemble exactement au bouton bourgeonnant qu'il a au menton. Et tout d'un coup ça va mieux. Vous comprenez ?

Je ne pense pas qu'on puisse me comprendre. J'ai soigneusement évité de dire à qui que ce soit que j'avais pris l'habitude d'aller dans le dressing de ma grand-mère pour m'asseoir sur un coffre en bois plein de vieilles paires de chaussures. Là, je posais ma tête contre le mur et laissais ma main gratter les motifs du papier peint en déballant à voix basse ou

tout haut ce qui me tracassait. Si je l'avais raconté, ils ne m'auraient peut-être pas fait interner hurlante en camisole de force, mais ils m'auraient sans doute regardée et se seraient empressés de changer de sujet.

Souvent, les gens réagissent comme ça.

Faut croire que je dis plus de bizarreries que la moyenne.

En fait, j'avais quelque chose à oublier. Et pour pouvoir l'oublier, il fallait d'abord que je m'en souvienne, c'est ce que ma grand-mère m'avait dit.

Ma grand-mère fume comme un pompier, ses doigts ont le bout tout jauni et de nouvelles formes de vie envahissent son frigo parmi les restes et les fonds de bouteille oubliés. Des fois, elle s'habille comme une clocharde et d'autres fois comme une vieille star d'Hollywood *has been*. Elle ne sait pas ce qu'est un compte en banque – mais elle s'y connaît comme personne pour guérir les maux de ventre et les blessures de l'âme. Et elle a dit une fois, en passant, et sans me regarder dans les yeux que, pour pouvoir oublier quelque chose, il fallait d'abord bien s'en souvenir.

C'est pourquoi je me suis torturée pendant toute l'année qui vient de s'écouler, assise dans le dressing à gratter les murs. Avez-vous déjà vu à la télé les juifs devant le mur des Lamentations à Jérusalem ?

Les murs ont quelque chose de spécial.

Je n'ai pas d'autres mots pour l'expliquer.